

LIVRES/À LA UNE

Le par-cœur
du combattant
de Mette Edvardsen

Suite de la page 43 mifications dans une exposition accueillie par le Kunsten Festival des arts à Bruxelles.

Passionnée par les littératures impossibles et la vie rêvée des livres, Mette Edvardsen a fédéré depuis 2008 une communauté de «livres vivants» – des collaborateurs recrutés dans diverses métropoles du monde, de Birmingham à Jérusalem, lesquels ont tous mémorisé un livre de leur choix et proposent aux visiteurs de les écouter, en face à face. Ils sont aujourd'hui 70, dont 20 récurrents, gardiens d'une collection inbrûlable et plurilingue de textes de Houellebecq, Melville, Esopo ou Kundera.

Certains d'entre eux appartiennent au fond de ressources «2^e génération» – entendons par là, des «livres vivants» qui ont mémorisé leur texte non pas sur support papier mais par l'entremise d'une chaîne humaine orale. D'autres participent encore à la nouvelle phase du projet : la réécriture et l'édition des versions mémorisées. Des blancs ou des sauts de ligne pour les trous de mémoire, des mots ajoutés en marge ou raturés pour mimer la vie orale du texte... Un «jeu des sept erreurs» à faire saigner du nez tout anthropologue de la lecture, et à voir à Bruxelles à côté d'une bibliothèque fantôme regroupant les livres abandonnés (*I Love Dick* ou *Amazing Stories*) ou d'un groupement d'astuces mnémotechniques dont on n'aurait pas soupçonné qu'elles puissent un jour aider (recopier la première lettre de chacun des mots du livre, par exemple). Pendant qu'on rêve à la réaction qu'aurait eue Amélie Nothomb en rencontrant ici son «livre vivant», Sonia Si Ahmed (elle nous a accueilli d'un «*Bonjour, je suis Méta-physique des tubes d'Amélie Nothomb*»), on est interrompu par Mette Edvardsen, la plus incongrue et inquiète des bibliothécaires.

Votre bibliothèque vivante est inspirée de la fiction *Fahrenheit 451*. Est-ce l'unique source du projet ?

Non, elle en croise d'autres. En 2008, j'ai appris la naissance d'une sorte d'«arche de Noé des graines» au nord de la Norvège. Sur l'île de Spitzberg, là où les terres sont continuellement froides, un tunnel de 120 mètres a été creusé dans la montagne pour accueillir la réserve du Svalbard, qui entend conserver les trésors de la biodiversité alimentaire mondiale. Une banque de gènes en quelque sorte, avec 900 000 échantillons. C'est un projet dont j'ai entendu parler via l'université de Gand en Belgique, qui avait lancé un appel à contribution

sur le thème de la préservation de la culture et des espèces. Il y a quelque chose de fantastique, de poétique et d'absurde dans cette façon de vouloir contrôler le futur à ce point. C'est cette histoire de graines qui m'a ramenée vers le roman de Ray Bradbury, puis le film de Truffaut. Notre projet à nous n'est pas une adaptation, plutôt une continuation. La transmission du patrimoine pour les temps ultérieurs me passionne particulièrement.

Certainement parce que vous êtes chorégraphe...

Oui, je crois que tout danseur est obsédé par la question des «traces». L'éphémère, la mémoire, l'oubli, la métamorphose fondent notre pratique. Alors bien sûr, tout ce qui touche à la vie immatérielle, virtuelle, fantasmagorique des livres, la manière dont la mémoire les altère, dont ils vivent en nous, me plaît beaucoup. La mémoire corporelle, les muscles de la bouche pour articuler, jouent leur rôle dans le processus de mémorisation d'ailleurs.

Depuis 2008, ce projet de bibliothèque vivante circule à l'étranger. Qu'est-ce qui change en fonction des pays d'accueil ?

La portée politique bien sûr, plus ou moins explicite en fonction des pays qui interdisent les livres dans les prisons par exemple. En Palestine, le projet a évidemment pris une autre résonance. Lorsque nous avons été invités là-bas dans le cadre de l'événement «The Jerusalem Show V», nous avons d'ailleurs découvert le travail de l'artiste Beatrice Catanzaro qui a travaillé sur la section «Prisonniers» de la bibliothèque municipale de Naplouse, qui témoigne des différentes stratégies pour faire circuler les livres clandestinement : les couvertures recouvertes, les messages cryptés et l'apprentissage par cœur. De notre côté nous avons travaillé avec des «livres vivants» locaux, pour qu'il y ait de la littérature arabe lue dans la langue.

«Tout danseur est obsédé par la question des "traces". Alors bien sûr, tout ce qui touche à la vie immatérielle des livres, la manière dont la mémoire les altère, dont ils vivent en nous, me plaît beaucoup.»

Mais l'interdiction des livres n'est pas la seule menace qui pèse sur eux. D'autres, dans les démocraties occidentales, sont plus insidieuses.

Quelles sont-elles ?

L'une tient aux politiques à l'égard des bibliothèques comme espaces publics. En Palestine, nous avons visité des bibliothèques anciennes splendides mais qui ne sont pas accessibles à tous – c'est pourquoi nous avons choisi de lire dans les librairies. En Europe, les bibliothèques d'Amsterdam ou de Birmingham où nous avons présenté le projet dès 2008 ont fermé depuis. On peut aussi s'alarmer que l'industrie du livre pénalise autant la littérature non *mainstream* – même les traductions d'Italo Calvino en norvégien sont difficiles à trouver ! Quant à la surproduction, c'est

peut-être une autre manière de faire disparaître les livres. Mais il y a une menace d'un autre ordre. Dans la postface de *Fahrenheit*, Ray Bradbury raconte avoir été invité à participer à une anthologie pédagogique. Il se dit choqué de constater que tout ce qui paraissait a priori trop difficile avait été sacrifié. Il écrit alors : «*il y a beaucoup de façons de brûler les livres.*» Pour moi, cela fait écho à notre manie de simplifier à l'extrême sous prétexte d'accessibilité, à nos démissions face aux efforts de concentration, à notre obsession du pitch, du résumé, du storytelling. Passer tout notre temps, autant d'années sur *Time Has Fallen...*, ce projet aussi lent, aussi long, aussi inutile, sans fin, sans but, c'est donc le geste politique essentiel pour moi.

Quel livre avez-vous choisi d'apprendre ?

J'en ai appris deux. Le premier est *I Am a Cat* [Je suis un chat, *ndlr*] de l'auteur japonais Natsume Sôseki, que j'ai découvert tout à fait par hasard. J'aimais qu'il y ait trois volumes, que ce soit donc une entreprise impossible, perpétuelle. Un livre pour la vie. J'ai choisi l'autre, *le Voyage d'hiver* de Georges Perec (que j'ai appris en norvégien) parce qu'il traite des «effets de lecture». C'est l'histoire d'un professeur de lettres qui tombe par hasard (comme moi sur le livre japonais) sur un livre signé d'un parfait inconnu et qui lui procure une impression de «déjà lu». Il s'aperçoit alors que l'ouvrage reprend mot à mot les formules des plus célèbres auteurs symbolistes ou de prosa-



La chorégraphe Mette Edvardsen, le 16 mai, à Bruxelles.

PHOTO THOMAS VANDEN DRIESSCHE

teurs renommés, de Victor Hugo à Mallarmé. Un vaste plagiat donc. Mais un plagiat par anticipation puisque le professeur finit par découvrir que le texte date en fait de 1864, soit avant que tous les auteurs «plagiés» n'aient encore écrit leurs propres ouvrages...

Quelles réflexions avez-vous partagé autour de la lecture, avec le groupe des «livres vivants» ?

Nous avons partagé des livres, plus ou moins théoriques, qui fantasment tous l'activité singulière du lecteur et les limites des fictions. Adorno, Gertrude Stein, Ezra Pound, Calvino avec ses mises en abyme sans fin dans *Si par une nuit d'hiver un voyageur*, Georges Perec qui a beaucoup poétisé la disparition du livre et des mots ou Walter

Benjamin qui a écrit des choses très belles sur le rôle des copistes au Moyen Âge. Et évidemment, Borges, avec son personnage fictif d'écrivain, Pierre Ménard, qui réécrit le *Don Quichotte* de Cervantès à l'identique. Borges étant devenu aveugle, il connaissait les livres par cœur. Les gens lui en lisaient.

Vous avez entamé depuis quelques années une autre étape, qui est l'édition des versions mémorisées des textes. Un projet qui doit poser des problèmes de droits d'auteur intéressants...

En effet, d'autant que le droit change en fonction des pays ou des œuvres. Pour ma part je ne connaissais rien à la question, on a donc pris rendez-vous avec un avocat spécialiste des œuvres dérivées. *Time Has Fallen...* est devenu une maison d'édition, basée à Oslo et soutenue par le ministère de la Culture. Il s'agit donc de livres réécrits de mémoire et qui consignent toutes les altérations. Mais ces changements par rapport aux originaux ne sont pas des «erreurs», ce sont des versions personnelles, donc signées. Nous notons ainsi le titre de l'œuvre, le nom de l'auteur et le nom de l'auteur bis. J'envoie toujours des lettres très détaillées aux éditeurs pour expliquer que la démarche est différente d'une réédition classique et que nous n'avons pas vocation à nous inscrire dans un business. Certaines œuvres ne sont pas encore tombées dans le domaine public, comme *Monsieur Songe* de Robert Pinget qui a été appris et retranscrit par Vincent Dunoyer, avec l'accord des Editions de Minuit. Pour qu'il n'y ait aucune confusion avec l'original, *Monsieur Songe* est finalement devenu *Mon Songe* et fait apparaître toutes les traces de la mémoire vive de Vincent Dunoyer.

Vous êtes en contact avec certains auteurs ?

Oui, c'est le cas d'Emine Sevgi Özdamar qui vit à Berlin ou de l'auteur grec Thanasis Valtinos qui nous a dit à quel point il se sentait honoré de voir que quelqu'un d'autre que lui avait passé autant de temps sur son texte. La veuve de Hans Faverey est aussi en dialogue étroit avec nous et possède une version mémorisée. Les retours des auteurs, des ayants droit et éditeurs sont généralement très enthousiastes. ◆

TIME HAS FALLEN ASLEEP IN THE AFTERNOON SUNSHINE, de METTE EDVARDSEN.
Exposition, lectures, performances, jusqu'au 27 mai à la Galerie Ravenstein, dans le cadre du Kunsten Festival des arts à Bruxelles. <http://www.kfda.be/>

Au cœur des ramifications de «By Heart» Comment Tiago Rodrigues relie Pasternak à sa grand-mère

L'histoire se déroule en 1937, en URSS, à l'issue des trois jours que dure le Congrès soviétique des écrivains. Les poèmes de Boris Pasternak sont jugés «à l'écart de la réalité socialiste». Ses amis lui conseillent de prendre la parole au micro, au risque d'être arrêté. Pourtant, Pasternak se lève et lance simplement un chiffre, un défi : «30». Alors, deux mille personnes se lèvent dans l'amphithéâtre et récitent, de mémoire, le sonnet 30 de Shakespeare, un sonnet sur la mémoire, traduit en russe par Pasternak. Le philosophe et critique littéraire George Steiner dira de cet épisode : «Ça voulait tout dire. Ça voulait dire : "Vous ne pouvez pas nous toucher, vous ne pouvez pas détruire la langue russe, vous ne pouvez pas détruire Shakespeare."» C'est aussi l'histoire de Nadejda Mandelstam qui réunit dans sa cuisine dix personnes pour apprendre par cœur les poèmes de son mari Ossip Mandelstam, persécuté, exilé – lesquels les transmettront à leur tour à dix personnes, et dix autres encore. C'est encore l'histoire d'un bibliothécaire, qui dans le camp de Birkenau, invitait les déportés à écouter les livres qu'il avait mémorisés. C'est enfin l'histoire, au début du XXI^e siècle, de Candida, une cuisinière portugaise qui, âgée de 93 ans, alors qu'elle se sait devenir aveugle, demande à son petit-fils de lui choisir le dernier livre, le livre «définitif», celui qu'elle apprendra par cœur avant de perdre la vue.

«Anachronisme». Le petit-fils de Candida s'appelle Tiago Rodrigues. Il est auteur, acteur, metteur en scène, aujourd'hui directeur du Théâtre national de Lisbonne. Un amoureux de Flaubert, qui considère la lecture comme une activité sauvage, indisciplinée, antiscientifique et qui défend l'apprentissage par cœur de la sorte : «L'anachronisme, l'inutilité du geste le rend

encore plus puissant et nécessaire aujourd'hui, nous dit-il. Le fait que ce ne soit même plus un outil pédagogique le charge de romantisme, de philosophie.» Lorsque Candida lui a confié la terrible tâche de choisir pour elle le livre qu'elle emportera en mémoire, il a d'abord pensé : «Je dois faire une pièce.» C'était l'espoir qu'en créant une pièce, il trouverait peu à peu l'objet de sa quête, le livre. Dans cette pièce, une performance théâtrale qui s'intitule aujourd'hui *By Heart* et qui circule depuis 2013 dans le monde entier, Tiago Rodrigues invite sur le plateau dix personnes à apprendre un sonnet par cœur (1). Ce qui ressemble au départ à un jeu d'écoliers se charge progressivement d'une puissante responsabilité collective. Durant une heure, au fil de la mémorisation du sonnet, s'entrelacent toutes ces histoires : Boris Pasternak, Nadejda Mandelstam, Birkenau... Celle aussi des autodafés de *Fahrenheit 451* de Ray Bradbury. Des histoires que Tiago Rodrigues a un jour entendues lors d'une conférence (qu'il a depuis apprise par cœur) donnée par Georges Steiner, intitulée «De la beauté et de la consolation» et qui prenait pour sujet l'apprentissage par cœur comme acte de résistance. De résistance aux dictatures. Ou de résistance inutile, à la mort et à l'oubli. Au micro de France Culture, évoquant le projet de sa grand-mère Candida, Tiago Rodrigues lançait : «Vieillir, perdre la vue, c'est totalitaire aussi, non ?»

En pleine quête du livre à choisir pour sa grand-mère, le petit-fils avait envoyé une lettre à George Steiner, dans l'espoir d'être aidé. La réponse ne vint jamais. Mais quelques années plus tard, en 2015, par l'entremise de Laure Adler, Tiago Rodrigues s'est finalement rendu à Cambridge, dans le bureau du philosophe. La lettre n'était jamais arrivée à destination. «Il m'a dit que, de toute façon, il n'aurait jamais pris la responsabilité de choisir un texte à

ma place, se rappelle-t-il. Et pendant que je lui parlais de *Candida*, la petite cuisinière portugaise devenue aveugle, Steiner m'a fait réaliser que j'étais assis dans le même fauteuil que celui dans lequel s'asseyait Borges lorsqu'il venait à Cambridge. Borges, devenu aveugle, et qui savait les livres par cœur.»

Dix chaises. Le texte que Tiago Rodrigues donne à mémoriser au fil de la pièce *By Heart* est le sonnet 30 de Shakespeare, celui de Pasternak, celui qui figure dans le recueil de poèmes que le petit-fils a finalement choisi pour sa grand-mère. «Elle n'a jamais pu voir *By Heart*, mais j'ai joué la pièce dans son village, à 20 mètres de son lit, pendant qu'elle était alitée, reprend-il – lui qui pense aujourd'hui inventorier le nombre étonnant d'anecdotes et de ramifications nées de *By Heart* : «Des vidéos de spectateurs qui ont appris le sonnet par cœur à leurs proches, une rencontre avec une vieille femme russe qui était dans la cuisine de Nadejda Mandelstam, une autre avec un ancien collaborateur de Bradbury qui a vu la pièce à Seattle, liste-t-il. Lors d'une représentation de *By Heart* à la Comédie de Genève, la régisseuse générale m'avait confié que les dix chaises de spectateurs installées par elle sur le plateau n'étaient pas n'importe quelles chaises : elles provenaient toutes de précédents spectacles, d'Heiner Müller ou autres, parfois joués il y a trente ans dans le théâtre. Une jolie façon de s'approprier le geste de transmission, non ?»

E.B.

(1) *By Heart* est édité par Les Solitaires intempestifs (64 pp., 9 €).

TIAGO RODRIGUES
BY HEART le 17 juin à Porto (Portugal), en septembre aux Etats-Unis, en octobre à Poitiers, en janvier 2018 à Cherbourg, en mars 2018 à Tarbes et à Bruxelles. En écoute dans l'Atelier fiction de France Culture.